



SUR LA NOTION DE GENRE ET SES AVATARS

Patrick BADONNEL

Les *gender studies* apparaissent aux États-Unis dans les années 70. Une réflexion s'installe qui a pour cœur de cible le sexe et ses ramifications jusque là ignorées dans le champ des sciences sociales. Le mérite de cette nouvelle discipline est sans doute d'avoir posé un nouveau rapport entre l'homme et la femme, en postulant que la différence de sexe se construit sur des critères sociaux et en invalidant la vieille distinction binaire masculin/féminin et homme/femme. Ce qui se fait jour est l'idée qu'il n'existe pas une réelle coïncidence entre le genre et le sexe.

C'est à partir des travaux de Claude Lévy-Strauss sur l'articulation nature/culture par exemple que, dans les années 70, certains sociologues comme la britannique Anne Oakley¹ vont assimiler le sexe au biologique et ranger le genre du côté du culturel ; ce sont les universitaires américaines qui remettront radicalement en cause le rapprochement qui est souvent fait entre les femmes et la nature — en raison des facultés reproductives de ces dernières — et les hommes et la culture au prétexte que ces derniers se révèlent capables de transformer les fruits de la nature en produits manufacturés, au sens étymologique du terme (faits à la main). La pionnière en la matière fut l'anthropologue Margaret Mead² qui, dans les années trente, fut la première à se pencher sur la fonction des rôles sexuels.

La distinction entre genre et sexe bien établie, les recherches se concentrèrent sur les rapports homme/femme qui ne doivent pas être considérés comme une simple opposition binaire mais comme une problématique complexe. Très vite s'est dégagée l'idée que si cette problématique était complexe c'était en raison d'une dynamique du pouvoir qui n'apparaissait pas au premier regard. Le mouvement féministe américain, dans sa version la plus radicale, s'est alors attaché à démontrer le caractère purement oppressif qui règnerait entre les sexes, l'homme profitant indûment des avantages et privilèges attachés au mâle dominant. D'autres féministes, moins revendicatives, se sont plutôt intéressées à l'injonction normative qui se dissimule derrière les rapports sexuels et ont cherché à mettre en lumière les conduites sexuelles hors-norme comme le sado-masochisme ou la pornographie.

¹ A. Oakley, *Sex, Gender, and Society*, Templesmith, 1972.

² M. Mead, *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, (1935), Morrow Quill Paperbacks, 1980.

Par la suite, l'analyse s'est élargie à d'autres domaines comme l'homosexualité. L'historien américain George Chauncey³ a remarquablement démontré comment l'homosexualité masculine a pu être perçue différemment selon qu'elle était catégorisée en référence à un système du genre où la relation homosexuelle se référait aux identités homme/femme (l'homme jouant le rôle de la femme était alors le seul à être stigmatisé), ou en référence à un système sexuel où l'homosexuel, quel que soit son rôle, est stigmatisé car jugé en référence à l'hétérosexualité.

On le voit, la réflexion sur la notion de genre a considérablement élargi l'éventail des possibles théoriques et pratiques. Cet avant-propos ne vise certainement pas à l'exhaustivité mais il faut tout de même mentionner que les secteurs affectés par cette réflexion sont de plus en plus nombreux et ont apporté des modifications comportementales notables. Aux États-Unis, par exemple, il est établi que lors d'un entretien un professeur d'université sera bien inspiré de laisser largement ouverte la porte de son bureau lorsqu'il/elle reçoit ses étudiant(e)s. Le cas est particulièrement intéressant car il met en cause à la fois le genre et le sexe : la hiérarchie universitaire reposant sur deux genres complémentaires (professeur/étudiant(e)) peut induire un rapport de pouvoir oppositionnel à double contrainte (la notation ou la qualité de l'aide apportée vont implicitement dépendre de l'assentiment extorqué plutôt que donné) visant à obtenir des faveurs sexuelles non désirées, qui reproduisent alors le schéma immémorial dominant/dominé et le plus souvent homme/femme.⁴

C'est donc la sociologie du travail et même le droit du travail qui, par exemple, se trouvent affectés par cette mise sous le microscope académique de la notion de genre. Les retombées sont multiples car l'idée a même été avancée de remplacer l'étude des femmes par l'étude du genre ; bien sûr, les chercheuses féministes s'y opposent car leurs études sont à l'origine de l'épanouissement conceptuel de la notion de genre et ce serait scotomiser l'appropriation faite par les femmes d'une histoire de la femme par les femmes.⁵

Le champ des études littéraires n'a pas échappé à cette évolution du genre et si le phénomène n'est pas entièrement nouveau — Platon et Aristote avaient jeté les fondations avec le triptyque : lyrique, épique, drame — les évolutions là aussi ont été nombreuses, tant dans le domaine critique que dans celui de l'écriture. La critique moderne a tenté de procéder à une réduction de la notion avec Stephen Crane (*Chicago School*) ou Northrop Frye (*Anatomy of Criticism*, 1957), entre autres, mais les résultats, pour intéressants qu'ils fussent, ne réussirent qu'à apporter une lecture particulière et non générale de la notion⁶ alors même qu'un mouvement

³ G. Chauncey, *Gay New York, 1890-1940*, Fayard, 2003.

⁴ Le cinéma a d'ailleurs donné une version inverse de la domination avec Demi Moore et Michael Douglas dans *Disclosure* (Barry Levinson, 1997) car, paradoxalement, la parité doit s'exercer sans distinction morale et la femme pouvoir être aussi amoral ou immorale que l'homme — de mauvais esprits rétorqueraient, mais *in petto* en raison du terrorisme intellectuel exercé par le « politiquement correct », qu'on le savait depuis des millions d'années et qu'il n'était pas nécessaire d'en faire un film.

⁵ Cf. George Duby et Michelle Perrot, *Histoire des Femmes en Occident*, Plon, 1991.

⁶ Il suffit pour s'en convaincre de relire le chapitre 20 [531] de *Mimesis*, d'Eric Auerbach, dans lequel l'auteur bute sur le problème de « qui parle ? » dans un passage précis de *To the*

inverse se produisait dans l'écriture, c'est-à-dire la matière étudiée par la critique. Sterne avait préparé le terrain avec *Tristram Shandy* et *A Sentimental Journey through France and Italy* (qui se termine de la moins conventionnelle des manières littéraires) mais les contemporains se sont succédé en rivalisant dans l'art de déjouer toute définition générique : l'un des meilleurs exemples qui pourrait être pris dans la littérature américaine est le livre intitulé *A Frolic of His Own*, de William Gaddis (1994), et, dans un domaine qui nous est cher, la littérature africaine-américaine, *Cane* de Jean Toomer (1923) ; dans ces deux livres les genres se mélangent allègrement et rendent toute classification impossible.

Ce que promet implicitement la notion de genre c'est la question de la « différence », beaucoup plus productive sans doute. C'est là qu'une vraie rupture épistémologique s'est produite : la notion de genre a littéralement explosé et le carcan théorique qui la contenait s'est éparpillé, disséminant du sens qui transcende le domaine de la critique littéraire pour convoquer la pluralité inhérente des sciences humaines. L'histoire, l'anthropologie, la sociologie, la psychanalyse, la critique littéraire et l'écriture même, pour ne mentionner que quelques-unes de ces disciplines, doivent s'employer, dans une recherche nécessairement transversale, à éclairer ce qui, de l'humain, restera toujours fractionné, et donc irréductible à toute classification théorique comme le genre. C'est à quoi s'emploient avec succès les auteurs de ce recueil.